

TEMPERATURE

Du 5 août 1904.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for Min, Mid, 3 P.M., 5 P.M.

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Le duc d'Anjou, Le maréchal de Mac Mahon, par le général Zariandou. Les maisons où mourut Bassat, Marie-Antoinette et Louis XVIII.

A HAYTI.

On annonce de nouveaux troubles à Port au Prince, capitale d'Hayti, ou plutôt une recrudescence des anciens troubles, car dans cette petite république...

Femmes Criminelles

C'est le titre d'un volume posthume de G. Macé, qui fut directeur de la Santé et se fit connaître sur ses vieux jours, écrit M. George Claretie.

Dans quelque temps, le ministère de la justice publiera sa statistique annuelle, sinistre bilan des crimes, et nous verrons d'ailleurs que leur nombre est sensiblement égal à celui des années précédentes.

Après le verdict, le professeur Lombroso, qui est le médecin de la prison de Paris et voit l'accusé tous les jours, nous dira sans doute ce qu'il pense de la mentalité de la comtesse. En attendant, il peut recueillir sur les femmes criminelles des documents d'un intérêt toujours captivant.

M. Ferrero, l'éminent philosophe, a récemment traversé Paris. Il est, comme M. Ferrero, comme M. Sighele, de ces criminologistes italiens qui illustrent la science.

ce livre hors de pair, il a Femme criminelle, qui laisse bien loin derrière les études de "Femmes criminelles" intéressantes, pourtant — de Macé.

Et M. Ferrero, historien au tant que psychologue, nous entretient ces jours-ci de son prochain ouvrage, un "Jules César" inattendu. Après nous avoir, avec Lombroso, révélé la névrose compliquée de la criminelle, il va nous montrer, en effet, un César nouveau, inédit et bien curieux, — non plus le César romain au cœur sec, un orateur éloquent, voulant le pouvoir pour le pouvoir, mais une sorte de révéral pour le pouvoir des conquêtes chimiques, hautes du souvenir d'Alexandre, qui s'érotise de l'Italie étouffée et qui rêve des expéditions plus lointaines, des cieux plus bleus, des horizons plus larges, qu'attirent le mirage de l'Orient, les visions fantastiques de l'Inde ou de la Perse, des mêmes mirages qui séduisent Napoléon.

Et voilà qu'après nous avoir promis un César et une Cléopâtre qui charmeront certainement M. Boissier, M. Ferrero, laissant les conquérants passés pour une conquérante plus moderne, nous parlait de la cause célèbre qui passionne en ce moment toute l'Italie. On connaît ce meurtre sauvage: le comte Bonmartini égorgé par son beau-frère, comme en plein seizième siècle. Il n'y a pas de drame plus poignant dans les Chroniques italiennes de Stendhal. La comtesse Bonmartini poursuivie comme complice, l'assassin arrêté par son propre père, qui comme un ancien Romain vient lui-même dénoncer son fils criminel... Il semble que son assisté à quelque farouche tragédie antique ou à quelque drame saignant du temps de Castruccio Castracani. Dans tous les cas l'Italie est divisée, et bien des gens croient aujourd'hui à l'innocence de la comtesse Bonmartini.

Après le verdict, le professeur Lombroso, qui est le médecin de la prison de Paris et voit l'accusé tous les jours, nous dira sans doute ce qu'il pense de la mentalité de la comtesse. En attendant, il peut recueillir sur les femmes criminelles des documents d'un intérêt toujours captivant. Le savant, dans son laboratoire de Paris, analyse et décrit les tares héréditaires, mesure les crânes (comme celui de Charlotte Corday que possède le prince Roland Bonaparte), dissectionne les cerveaux et se fait tout un musée de "délinquants". Pendant que dans un autre laboratoire, à Garches, des savants, des héros, étudient à l'Institut Pasteur la maladie pour combattre la mort, Cesare Lombroso, lui aussi, scientifiquement, étudie le crime, cette autre maladie parfois épidémique, pour le prévenir et le combattre.

Mais il faut avouer que son livre "La Femme Criminelle", si terriblement vrai, serait volontiers désespérant. Le professeur et son genre ne nous parlent que de la faiblesse, de la perversité de la femme et de son infériorité, et cela au moment même où Paris vient d'élever une statue à George Sand, au génie fait femme, et où chaque jour quelque nouvel effort, poème, roman ou discours, nous révèle plus visible le talent des femmes écrivains.

Et cependant M. Lombroso a raison, le crime des femmes, le crime féminin, a quelque chose de plus particulièrement odieux et de plus pervers. La femme ne plus volontiers pour se venger, et alors elle apporte la que

sorte de raffinement. Le poison lui est une arme comme la lettre anonyme.

Et l'empoisonneuse a sa soif comme l'ivrogne, avec cette différence qu'elle verse sa boisson aux autres. Elle a aussi violemment son hygiène. Ce raffinement dans la cruauté, cette sorte de sadisme dans le crime est une maladie comme une autre. Chez certaines femmes cette hygiène se traduit par le mensonge, le besoin d'inventer des histoires invraisemblables. "Il y a toujours, dit Balzac, un fameux singe dans la plus angélique des femmes." Chez d'autres ce sera le besoin d'écrire des lettres non signées, qu'elle s'adresse parfois à elle-même; chez d'autres encore, ce sera la

foie du crime, le besoin impérieux, irrésistible de tuer et de tuer "pour rien, pour le plaisir," comme Cassandre tuait Latornelle, pour voir des traits décomposés par la souffrance, des images d'agonisants, pour se repaître de la vue d'un cadavre. La Brinvilliers, dit-on, essayait ses poisons sur les malades des hôpitaux. Le fait est sans doute, inexact, mais certainement l'empoisonneuse Marie Jeanneret, l'infirmière, tuait les malades qu'elle devait soigner pour la volupté de les voir mourir. Hélène Jagoda, la cuisinière de la Cour d'Assises de Rennes, en 1831, condamnait à mort, avait empoisonné vingt-cinq personnes dans les mois qu'elle leur préparait, sans d'autre raison que d'avoir voulu "faire de la mort" autour d'elle.

Donc, nous avons en ce moment une toute petite épidémie d'empoisonneuses. Mais ce qui est à noter, ce qui est particulièrement curieux, c'est que ces crimes sont tous des crimes de province. Il semble que la Parisienne dans son existence enfermée, dans sa vie tourbillonnante, n'ait pas le temps ni le calme voulu pour agir sur une victime avec cette froide lenteur, cette féroce quotidienneté. La Parisienne, quand elle se venge, braudait son revolver entre deux visites ou deux courses en automobile. A Paris tout va vite, même le meurtre. D'ailleurs à Paris les mariages sont moins gênants, les amants plus frivoles, et par conséquent leur mort est moins nécessaire.

C'est au contraire dans la vie calme de province, là où le jour même sont toujours pareilles et si souvent moroses, dans l'ennui profond des petites villes, que la haine et le désir de la vengeance s'exacerbent par l'obsession d'un crime dans le sombre château de Glandier que Mme Lafarge voit expirer son mari; c'est dans la petite ville familiale et tranquille de Lectoure que Mme Galliérait empoisonne le sien. Là dans le cœur de la vie quotidienne, le mari devient souvent obstacle. Il épie, il soupçonne, il voit peut-être. Il fait qu'il disparaissent, et quand Mme Bovary n'absorbe pas elle-même l'arsenic, elle le donne à Charles Bovary.

Et la femme, chose curieuse, la femme criminelle de Lombroso, de Ferrero ou de Macé croit toujours à l'impunité. Habitée aux hommages, aux flatteries, aimant à être courtisée, elle sait que son sexe est une force et elle se croit invulnérable parce qu'elle est femme et elle fera la coquette même devant le tribunal.

Le juge, me disait une incendiaire, vous a refusé ma mise en liberté. Il me l'accordera, à moi, je la lui demanderai si gentiment!

Cette confiance dans l'impunité est un des privilèges de la femme et c'est ce qui rend ses méfaits si nombreux, la terreur

du châtiment étant encore, il faut l'avouer, le meilleur préservatif d'un crime.

Et en effet la femme ne peut-elle pas tout espérer et tout croire, lorsqu'elle peut lire les convulsions et sensations de Gabrielle Bompard, post-scriptum d'un drame célèbre?

La femme criminelle est beaucoup une exception, mais elle fait songer au proverbe arabe: "A trois choses il ne faut pas se fier au roi, au cheval, à la femme. Le roi tourmente, le cheval fait, la femme est perfide." Elle ne l'est pas, créature toute de faiblesse mais aussi d'amour, lorsqu'elle est l'épouse, lorsqu'elle est la mère, lorsqu'elle dévoue son existence à cette chose toute simple qu'on appelle le devoir.

Voltaire s'est occupé comme Lombroso (avec moins de science) des femmes criminelles, Louise, Lucrece, les empoisonneuses. Mais il n'a touché ce sujet redoutable que pour en amuser. Il conte, à l'article "Empoisonnement", que M. d'Argenson, ministre d'Etat, reçut un jour la missive d'un fou lui proposant un moyen pour empoisonner d'un seul coup tous les Anglais de Londres.

Ce correspondant se trompe, dit d'Argenson. Son projet regardait mon frère qui est ministre de la guerre!

Peut-être le correspondant de d'Argenson était-il une femme. Voltaire n'y a pas songé. Qu'en pense M. Lombroso?

Coutumes matrimoniales.

M. E. Rodocanachi, dans le dernier numéro de la "Revue des questions historiques", nous fait le récit d'un certain nombre de coutumes matrimoniales sous la Renaissance en Italie.

Il arrivait qu'avant le jour des épousailles les conjoints négligés de se voir; mais il leur arrivait aussi de se fier aux bonnes recettes pour deviner un caractère: à Pistoie, on pinçait la jeune fille; se fâchait-elle, c'était signe qu'elle serait, dans l'avenir, l'homme prédominant; à Pérouse, on lui présentait une boulette, l'avait-elle sans peine, c'était l'annonce d'un bonheur parfait. Il y avait un langage muet à l'usage des candidates: à Valle di Adorno, laisser tomber son fessier c'était dire au prétendant: "Je crois que vous me plairez"; lui offrir des noisettes, c'était lui dire: "Je vous trouve charmant"; à Arpino, le ruban jaune, arboré par la jeune femme, laissait entendre à la jeune fille: "Vous n'êtes pas bien innocente"; le ruban bleu indiquait: "Je commence à vous aimer"; et si ce bien était turquoise, il criait: "Je vous adore!" Les fiançailles étaient un jeu fort dangereux à rompre; on ne pouvait être noté d'infamie, d'être banni, votre châtiment à coups de bâton. Un serrement de main, un baiser, devant témoin, le don de l'anneau symbolisaient l'engagement mutuel. Le mariage contracté un mercredi semblait néfaste. A Venise, on pensait que les époux du lundi devenaient fous, que ceux du mardi tournaient mal, que ceux du mercredi et du jeudi étaient menacés du mauvais sort, que ceux du vendredi étaient voués à une mort prochaine; le samedi était réservé aux veufs. Si le dimanche n'avait pas été éparpillé, c'est été la faillite du mariage. La cérémonie, dans des diverses provinces, pouvait avoir lieu la nuit, aux flambeaux, ou à l'aube. Pas de voitures; tous allaient à

cheval. Il arrivait que le cortège fût accueilli par des lazzi. On vit des fêtes nuptiales durer huit jours, d'autres trois mois. Les banquets étaient interminables; les viandes étaient dorées; on poussa le luxe jusqu'à remplir de vin les puits. Dans certains cantons, les conjoints étaient séparés, les deux ou les trois premiers jours. On s'avisa même de prolonger cette épreuve pendant trois semaines.

ROMAN D'UN BALLON.

Le ballon captif de la porte Maillot, qui vient de finir un million de tant d'angoisses, a eu une existence des plus mouvementées.

Il n'est autre, en effet, que le fameux "Méditerranéen No 1" du comte de La Vaulx, aéronaute qui, il y a trois ans, son heure de célébrité.

Parti des Sablottes, près Toulouse, le 13 octobre 1901, il s'éleva dans les airs, monté par M. le comte de La Vaulx, de Castillon de Saint-Victor, Tapissier et Hervé.

Il devait traverser la Méditerranée et atteindre Alger. Tout allait bien depuis vingt-quatre heures, quand une soudaine perturbation atmosphérique vint mettre obstacle à ce hardi projet.

M. de La Vaulx pouvait atterrir en Espagne et, ce faisant, il accomplissait une prouesse aéronautique dont plus d'un, parmi ses rivaux, se fût montré jaloux. Il préféra, pour la nouveauté du fait, prendre pied sur un croiseur.

Depuis lors, le "Méditerranéen No 1" avait renoué aux grands succès et se coupaient sans doute d'être captif et songeant qu'il avait trouvé le bon gîte. Mais le destin n'a pas voulu que sa fin démentit sa vie, et la Parque a coupé son fil tragiquement.

AMUSEMENTS.

PARC ATHLETIQUE.

L'Imperial Opera Company a été très applaudie hier soir. C'était son avant-dernière représentation au Casino du Parc Athlétique.

De grands préparatifs sont faits pour le début, dimanche soir, de Walter Edwards et de sa troupe dans un grand drame intitulé "The Sign of the Four".

La scène découverte sur laquelle seront données des représentations gratuites de vaudeville est presque terminée et on y verra dimanche une troupe de Japonais.

Le "Loop the Loop" (la boucle) sera ouverte au public dimanche soir.

Un Sommeil Réparateur Vient après un bain avec le Savon Sulfureux de Glenn.

Il calme, tout en nettoyant. Ses propriétés médicinales débarrassent la peau de toutes ses impuretés. Les éruptions, brûlures, coupures, dartres farineuses, cèdent rapidement à son action curative.

AVIS: Le "Savon Sulfureux" de Glenn est vendu dans toutes les pharmacies et drogueries. N'oubliez pas de vous en procurer une boîte.

Et comme les ténébres, peu à peu s'éteignent, obscurcissant la terre et le ciel, à son tour, il se couche sur le sol, et demeure immobile, résigné, sans forces contre l'ineffable fatalité qui semblait les condamner à mourir.

Un nom vint encore à ses lèvres: — Yvonne, mon enfant! Et ses yeux fixés sur les étoiles qui s'allouaient un firmament se fermèrent bientôt; il ne bougea plus.

— Monsieur, il vient d'arriver à l'étude un individu qui demande instamment à vous voir, pour une grave communication. — Je n'ai pas le temps, répliqua brièvement Me Teauvin, sans relever la tête vers son principal client qui venait de pénétrer doucement dans son cabinet. — Recevez-le, mon ami, vous me rendrez compte plus tard. — Mais il insiste d'une façon particulière. — Impossible, je suis enfoncé jusqu'au cou dans l'affaire de feu le capitaine de Bassières; et je veux en terminer aujourd'hui même. — J'ai rendez-vous demain matin au ministère de la guerre à ce sujet, vous le savez bien.

Toute Femme... MARVEL COMPANY, New York.

WEST END... Location du Théâtre de l'Opéra Français à M. Greenwall.

M. Henry Greenwall, dont le théâtre ne peut être prêt pour l'ouverture de la saison, ne voulant pas déceper ses abonnés et ses habitués, a loué pour six semaines la salle de l'Opéra Français.

L'ABEILLE... NOUVELLE-ORLÈANS.

Trois Editions Distinctes... Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition de Dimanche.

AMUSEMENTS... PARC ATHLETIQUE... L'Imperial Opera Company.

Un Sommeil Réparateur Vient après un bain avec le Savon Sulfureux de Glenn.

Après avoir dit cela, le notaire s'empêcha pourtant son travail, durant un court instant, pour éponger son front mouillé de sueur, et regarder son client d'un air résolu à ne point céder.

— Alors, fit celui-ci, je préfère lui dire de revenir demain. — Si vous voulez. Vous savez bien, Léon, qu'il faut absolument liquider cette situation.

Mme de Bassières n'en a rien fait pour lui permettre l'exécution, à brève échéance, de certains projets de mariage dont je vous avertissais, et qui sont, d'ailleurs, définitivement arrêtés.

Feuilleton

Abeille de la N. O.

LA FAUVETTE Du Faubourg.

Par Henri Germain.

TROISIÈME PARTIE.

IV L'ÉVASION

Pardonnez-moi, je vous en supplie!

— Allons, allons, Bassières, mon ami, mon frère, remettez-vous, dit Maurice, vous êtes tout pardonné.

— Le même chose nous serait certainement arrivée dans l'état où nous sommes.

— Sans doute, appuya Gaston, et nous serions ingrats et injustes de vous en vouloir.

— N'est-ce pas grâce à vous, à votre courage, à votre sage prévoyance que nous devons d'être arrivés jusqu'ici.

— Après tout, c'est un petit malheur, reprit Maurice, en affectant une insouciance générale, bien loin de son esprit.

Nous en serons quittes pour faire la route à pied, voilà tout.

— Parbleu, ajouta Gaston, nous sommes tous trois bons marcheurs.

Tout en parlant, les trois fugitifs s'étaient dirigés machinalement vers l'endroit où les méharis avaient été attachés.

Chaque soir, on y déposait les selles, les vivres et l'eau. Hélas! tout avait disparu!

— Comment allons-nous faire? gémit-il d'un accent accablé.

— Bast, riposta Gaston, voyons à la hauteur des événements. Dans le malheur, le courage doit grandir!

Partons tout de suite, marchons jusqu'à l'aube où le soleil deviendra trop ardent; nous n'aurons bien par arriver.

— Nous mangerons des racines, ajouta Maurice, en s'efforçant de sourire.

— Peut-être aurons-nous la chance de tuer un animal quelconque qui nous assurera la nourriture, ajouta de Bassières.

Sur cet espoir problématique les trois fugitifs se mirent en route.

Ce fut une journée de marche extrêmement pénible, durant laquelle les horribles souffrances de la faim et de la soif martyrisèrent les courageux compagnons.

Quoize heures plus tard, au moment où le soleil éclairait la terre de ses derniers rayons obliques, ils arrivaient dans un site aride, d'aspect désolé.

Il était exténués, mourants de fatigue et de faim. Depuis deux heures ils se traînaient, bêtes, lamentables, effrayants. Et, pourtant, ils voulaient marcher encore.

— Maurice, le plus faible des trois, par suite de sa blessure

avez reculé, s'arrêta le premier, un pistolet se leva tomber lourdement sur le sol, à bout de forces et de courage.

— Laissez-moi là, gémit-il, je vais dormir; je vous rejoindrai demain, si je le puis.

— Non, non, fit Bassières, si vous ne pouvez plus aller, nous resterons avec vous, mon ami; nous vivrons ou nous mourrons ensemble.

— Et, lui aussi, s'arrêta, s'assit avec peine près de Maurice.

— Répésons-nous un peu, dit-il, nous repartirons dans un instant.

Gaston de fut pas de cet avis. — Si nous nous arrêtons, nous ne pourrions plus nous relever objecta-t-il judicieusement.

D'ailleurs, j'ai trop soif pour attendre, et la base, je vois en l'eau, beaucoup d'eau! Je vais marcher jusqu'à ce que je sois fatigué.

Puis, sans se soucier davantage de ses compagnons, l'adrouant continua de marcher répétant comme en rêve, les yeux baissés: — De l'eau, je vois de l'eau et j'en veux!

— Bassières le regardait s'éloigner avec pitié, mais sans essayer de le retenir, de le rappeler.

Il comprenait que le malheureux, halluciné par le délire la soif, marcherait encore jusqu'à l'épuisement complet, jusqu'à ce qu'il tombât.

Et de cette constatation un espoir vague passait en son esprit adouci par la souffrance.

Gaston de Beauverdes, n'était peut-être pas victime d'une hallucination. N'avait-il pas réellement aperçu de loin un puits, de l'eau, le saint espoir!

N'allait-il pas devenir ainsi l'instrument presque inconscient de leur sauvetage?...

Puis il tourna lentement la tête vers Maurice, et, soudain, des larmes s'échappèrent à ses paupières.

Larmes de pitié, de douleur et d'impuissance.

Les yeux maintenant, maintenant étendus tout de son long sur le sol rocailleux, ne donnaient plus signe de vie.

Son visage revêtait une pâleur de cire, ses narines étaient pinçées, ses paupières closes.

— Maurice, mon frère! appela faiblement Bassières, en passant doucement la main sur le front glacé de son compagnon.

Mais le malheureux demeura inerte.

Alors, l'ex capitaine reporta son regard attristé dans la direction suivie par Gaston de Beauverdes.

Il l'aperçut encore durant quelques minutes, rouge silhouetée empourprée par les derniers rayons du couchant.

Il semblait marcher toujours.

Soudain il s'arrêta, puis s'abattit tout d'une pièce, comme un arbre fauché par une force mystérieuse.

De Bassières ne vit plus rien.